

AUX CATÉCHUMÈNES.

Et Jésus ayant jeté les yeux sur lui, l'aima, et lui dit : il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et me suis, en prenant la croix.

(MARC, X, 21. — Lire v. 47-22.)

En présence de ces jeunes gens réunis au pied de cette chaire, et qui viennent s'engager volontairement au service de Jésus-Christ, vous ne vous étonnerez pas, mes frères, si j'éprouve le besoin de m'adresser à eux aujourd'hui d'une manière directe et spéciale. Mon cœur est tellement plein d'eux, et de l'importance éternelle de l'acte qu'ils vont accomplir, que je ne parlerais pas de l'abondance de mon cœur si je ne m'adressais pas à eux tout spécialement. J'éprouve d'autant moins de scrupule d'en agir ainsi, que je suis persuadé qu'il y aura des enseignements applicables à chacun de vous dans les exhor-

tations que je désire adresser à nos chers catéchumènes, et que ces enseignements, pour être indirects, n'en seront pas moins salutaires sous la bénédiction de Dieu. D'ailleurs les catéchumènes sont l'espoir de l'église, ils sont l'église future, et nous ne saurions apporter trop d'importance ni trop de sollicitude à l'acte solennel qui doit les consacrer au Seigneur.

C'est donc à vous, jeunes serviteurs et jeunes servantes de Jésus-Christ, que je viens adresser de sa part dans cette belle journée un sérieux et tendre appel : heureux de pouvoir clore ainsi la série de nos instructions religieuses ; et au moment de me séparer de vous, non sans regret, au moment de mettre un terme à ces relations douces et sérieuses tout ensemble de maître à disciple, heureux de pouvoir vous faire entendre du haut de la chaire une dernière leçon, que je voudrais laisser dans votre cœur comme un souvenir précieux et saint.

La parole que j'ai choisie pour cette leçon d'adieu m'a paru s'appliquer admirablement à la circonstance où vous vous trouvez, et renfermer pour vous une source abondante d'enseignements salutaires. Il y a en effet des rapports nombreux et frappants entre votre situation et celle de la personne à qui Jésus adresse cette exhortation.

Remarquez d'abord l'âge de cette personne : nous savons par l'évangile de saint Matthieu que c'était un jeune homme. C'est un jeune homme, qui au moment

d'entrer dans la vie active, vient demander au sauveur des directions pour marcher dans la bonne voie, dans la voie du salut. Vous aussi vous êtes jeunes, vous aussi vous êtes à l'entrée de la carrière; vous en êtes à ces premiers pas si importants, si décisifs, et desquels dépend tout votre avenir. Vous êtes à cet âge heureux où le corps est exempt d'infirmités et l'âme de pénibles préoccupations; où l'esprit a toute son énergie, l'imagination toute sa vivacité, les affections toute leur fraîcheur; où commencent à se développer ces passions qui donnent à l'homme tant de puissance, soit pour le bien soit pour le mal; à cet âge que le monde appelle l'âge des plaisirs, et dont il dit : « il faut bien que jeunesse se passe : » par où il entend que certains écarts, certains dérèglements sont légitimes, ou tout au moins excusables chez les jeunes gens; tandis que la parole de Dieu vous dit : « souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les années arrivent, et que les jours mauvais viennent, desquels tu diras : je n'y prends plus de plaisir : » vous donnant à entendre par là que la jeunesse est l'âge le plus favorable pour donner son cœur à Dieu, pour entrer dans une vie de piété et de sanctification. Il y a donc contradiction absolue entre le point de vue sous lequel le monde envisage la jeunesse, et le point de vue de la parole de Dieu à cet égard : c'est à vous de choisir entre ces deux enseignements, entre ces deux tendances qui vous sollici-

tent vers des directions opposées. Ah ! puissiez-vous comprendre, mes chers amis, que le plus beau des privilèges de votre âge, c'est de pouvoir donner à Dieu votre cœur tout entier ! puissiez-vous diriger du côté de Dieu, et du ciel, et de la beauté morale, cet élan de l'âme, cette chaleur du cœur, cet enthousiasme qui est le partage de la jeunesse, et qui disparaît dans une certaine mesure avec elle ! Si vous laissez passer votre jeunesse sans donner votre cœur à Dieu, à supposer — ce qui est douteux — que vous pussiez vous convertir plus tard, vous vous prépareriez pour l'avenir des regrets amers. Vous ne retrouveriez plus jamais ce généreux entraînement, cette faculté de vous passionner pour le bien que vous possédez aujourd'hui : convertis tardivement, vous vous traîneriez péniblement dans la voie de la sanctification, au lieu d'y marcher d'un pas facile et d'un cœur joyeux, comme vous le pouvez aujourd'hui. Vous diriez alors, comme disent aujourd'hui bien des chrétiens qui ont passé leur jeunesse loin de Dieu : « qui me rendra mon ardeur d'autrefois, et mon enthousiasme, et ma simplicité de cœur, et la foi de mon enfance ? que ne puis-je revenir en arrière et ressaisir tous ces trésors du jeune âge, pour mettre tout cela aux pieds de ce sauveur que j'ai appris trop tard à connaître et à aimer ! que ne puis-je lui consacrer ma vie tout entière, et pourquoi faut-il que la meilleure moitié de cette vie ait été perdue loin de lui ! »

Quant à vous, mon cher enfant, vous les possédez encore ces trésors de la jeunesse; elle est encore devant vous, cette meilleure moitié de la vie : hâtez-vous de tout donner au Seigneur, fermez vos oreilles et votre cœur à la voix du monde qui ne vous dit que des mensonges, alors même qu'elle est d'accord avec vos secrets penchants; écoutez la voix de Dieu qui ne vous dit jamais que la vérité, et qui ne peut vouloir que votre bonheur.

En second lieu, le jeune homme de l'évangile avait été élevé dans la vraie religion. Il était né parmi le peuple de Dieu; dès sa naissance il avait été consacré à Dieu par la circoncision; et pendant son enfance il avait été instruit soigneusement selon les enseignements de l'Écriture. Les préceptes de la loi lui étaient familiers, on lui avait appris à les respecter et à les observer. C'est là encore un trait de ressemblance que vous avez avec lui. Vous de même, vous êtes nés dans un pays chrétien et dans une église chrétienne; dès votre naissance vous avez été consacrés au Seigneur par le saint baptême, vous avez été élevés dans la connaissance de Christ, la parole de Dieu a été mise de bonne heure entre vos mains, vous avez été placés dans une école chrétienne, vous avez entendu la prédication du pur évangile, et enfin vous avez été instruits avec soin des vérités et des devoirs du christianisme. C'est là, ne l'oubliez pas, un privilège inappréciable qui vous a été accordé par la bonté

de Dieu. Quel nombre immense de jeunes gens et de jeunes filles qui n'ont pas été l'objet de la même faveur ! Combien de millions d'enfants qui sont nés au sein des ténèbres du paganisme, et qui ne savent pas même qu'il existe un évangile ! Et parmi ceux qui sont nés dans les pays chrétiens, combien n'en est-il pas qui n'ont pas eu comme vous la parole de Dieu entre les mains, qui n'entendirent jamais prêcher la pure doctrine de Jésus-Christ, et qui n'ont reçu qu'un évangile altéré par un mélange d'erreurs et de superstitions ! Pourquoi vous trouvez-vous placés dans les circonstances les plus favorables possible ? pourquoi êtes-vous nés dans la communion protestante évangélique, c'est-à-dire dans la fraction du christianisme à la fois la moins nombreuse et la plus pure ? Dans la ville que nous habitons, sur deux cent mille âmes, on compte environ cinq mille protestants, et tout le reste appartient à Rome : pourquoi êtes-vous parmi les cinq mille, et non parmi les cent quatre-vingt-quinze mille ? qu'avez-vous fait pour appartenir à cette minorité favorisée, à cette exception glorieuse ? à qui êtes-vous redevables d'un si merveilleux privilège, si ce n'est à la bonté de Dieu envers vous et à sa pure grâce ? Mais n'oubliez pas, mes chers amis, que plus votre privilège est grand, plus est sérieuse la responsabilité qu'il entraîne. Rappelez-vous qu'à celui qui a beaucoup reçu il sera aussi beaucoup redemandé ; et que, nés dans un pays chrétien, dans

une église protestante, instruits dans la doctrine du pur évangile, ayant à votre portée tous les moyens imaginables de grâce et de salut, si vous rendiez tout cela inutile par votre indifférence ; si vous ne donniez pas votre cœur à Christ, toutes ces grâces extérieures qui vous ont été accordées ne feraient qu'aggraver votre culpabilité, et vous préparer une condamnation plus redoutable au jour du jugement. A Dieu ne plaise, mes bien-aimés, qu'il en soit ainsi pour un seul d'entre vous !

La troisième chose qui me frappe chez le jeune homme dont nous étudions l'histoire, c'est qu'il avait mené une vie morale, régulière, pure selon les hommes, qui ne peuvent juger que l'extérieur. Il déclare à Jésus-Christ, avec une évidente sincérité, qu'il avait gardé dès sa jeunesse tous les commandements de Dieu. Il se trompait sans doute, parce qu'il ne comprenait pas que la loi de Dieu est spirituelle, qu'elle regarde au cœur, qu'elle ne défend pas seulement les actions coupables, mais aussi les pensées mauvaises : mais il est évident que ce jeune homme disait vrai, à ne considérer que sa conduite extérieure : il s'était appliqué sincèrement à se préserver du vice, du péché sous sa forme grossière et matérielle, et il y était parvenu ; sa conduite était sans reproche aux yeux des hommes, et je ne doute pas que cette sincérité avec laquelle il s'était appliqué à observer la loi de Dieu, ne fût un des motifs de l'affection particulière

que Jésus témoigne pour lui. J'aime à croire, mes chers amis, qu'à cet égard aussi vous ressemblez à ce jeune disciple. Jusqu'ici, élevés dans des familles chrétiennes, dans les principes de l'évangile, vous avez été préservés du vice, votre conduite extérieure a été bonne et régulière. J'aime à croire qu'aujourd'hui vous apportez dans la maison de Dieu, vous déposez au pied de son autel, non pas un cœur pur sans doute — hélas ! il n'y en a jamais eu qu'un seul sur la terre, et l'homme dans la poitrine duquel battait ce cœur-là est remonté au ciel d'où il était descendu, — mais du moins j'ai cette espérance en vous que vous apportez ici une vie pure, que vos mœurs n'ont pas été souillées au contact d'un monde corrompé. C'est là encore, mes amis, une grâce dont vous devez bénir Dieu, en pensant à tant d'autres enfants qui n'ont pas reçu comme vous une éducation morale ; et c'est une circonstance éminemment favorable pour disposer votre cœur à recevoir cet évangile qui peut seul vous sanctifier véritablement, qui peut seul vous donner la force de résister à jamais au mal, et de vaincre des tentations dont vous ne connaissez pas encore tout le danger. Il y a des chrétiens qui pensent qu'une vie morale extérieurement irréprochable ne dispose pas favorablement pour l'évangile ; ils prétendent qu'un homme dont la conduite a toujours été honnête selon le monde sera porté à la propre justice, à l'orgueil ; qu'il lui sera plus difficile qu'à un pécheur dé-

claré de s'humilier devant Dieu, de reconnaître son indignité, de sentir la nécessité de la régénération, et d'accepter le salut comme une pure grâce. Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer combien une pareille opinion est dangereuse, et quelle large porte elle ouvre au relâchement. Du moment que cette opinion est dangereuse, j'en conclus sans hésitation qu'elle est fautive; il ne m'a jamais été possible de l'accepter, elle révolte mon sens moral, et je suis heureux que l'occasion se présente à moi de la réfuter. Non : il n'est pas vrai que la conversion chrétienne soit plus difficile pour les gens honnêtes et moraux que pour ceux qui ont vécu dans l'immoralité; il n'est pas vrai que le vice soit une meilleure préparation à l'évangile que la vertu; et il est étrange, en vérité, qu'on soit obligé de combattre sérieusement une thèse pareille, quand il devrait suffire de l'énoncer pour la flétrir. L'évangile, c'est la sainteté: et il est évident que la distance à franchir pour arriver à la sainteté est plus grande pour l'homme vicieux que pour l'homme qui s'est efforcé d'obéir, quoique d'une manière bien imparfaite, à la loi de Dieu et aux avertissements de sa conscience. Combien une conscience émoussée par le vice n'aura-t-elle pas plus de chemin à faire, plus de travail intérieur à subir pour acquérir la délicatesse évangélique! combien celui qui n'a jamais opposé aucun frein à ses passions, n'aura-t-il pas plus de peine à contracter l'habitude de ce saint

combat qui caractérise la vie chrétienne! Sans doute la moralité humaine n'est pas la sanctification chrétienne : il y a un abîme entre ces deux choses : pour passer de l'une à l'autre il faut toujours un changement profond, une transformation morale qui est l'œuvre de la grâce de Dieu : « si un homme ne naît de nouveau, » nous dit le sauveur dans le sens le plus général et le plus absolu, « il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » Mais pourtant, n'en doutons pas, la moralité humaine, pourvu qu'elle soit sincère — je ne parle pas de la vertu des pharisiens — est une bonne préparation à la conversion évangélique. La moralité rapproche de la conversion, elle a certains points de contact avec la conversion, tandis que le vice en éloigne : car il n'a rien, absolument rien de commun avec l'évangile de sainteté! On nous dit que les personnes morales sont portées à l'orgueil, et qu'elles sentent plus difficilement la nécessité de la régénération. Mais du moment que les yeux de notre entendement ont été ouverts par le Saint-Esprit; quand nous avons compris ce que c'est que la sainteté et quelles sont les exigences de la loi de Dieu; quand nous avons compris ce que c'est que donner à Dieu tout son cœur, toutes ses affections, toutes ses pensées, toute sa vie, nous nous trouvons à une si effrayante distance d'un pareil idéal, qu'il faudrait véritablement être insensé pour ne pas sentir le besoin d'une régénération morale. Les consciences

les plus délicates, soyez-en sûrs, sont aussi les plus humbles : et le meilleur d'entre les hommes, quand il apprend à se connaître lui-même en se jugeant selon la parole de Dieu, est aussi le plus disposé à s'abaisser devant le Seigneur et à crier comme le péager : « ô Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur ! » Quant à moi, je bénirai Dieu toute ma vie de m'avoir donné des parents qui, avant même que j'eusse compris l'évangile, ont su m'inspirer la haine du mensonge et l'horreur du vice ; je bénirai Dieu toute ma vie de ce qu'il m'a été donné, tout pauvre pécheur que j'étais, de conserver la pureté de mon enfance à travers les écueils de ma jeunesse ; et c'est dans ce souvenir d'une jeunesse morale que je puise aujourd'hui l'autorité nécessaire pour vous exhorter, mes jeunes amis, à conserver votre pureté. Nous ne pouvons pas encore vous considérer, du moins la plupart d'entre vous, comme réellement convertis à la vie chrétienne ; mais du moins nous avons cru voir chez tous le désir de la conversion ; et c'est parce que nous avons trouvé en vous ce désir, que nous ne craignons pas de vous admettre dans l'église et à la table du Seigneur. Eh bien ! mes chers amis, n'oubliez pas que pour réaliser ce désir de conversion, pour arriver à donner entièrement votre cœur à Christ, pour entrer dans le chemin étroit de la sanctification, il faut vous y préparer en vous abstenant soigneusement du mal, en combattant selon vos lumières la

tentation et le péché sous quelque forme qu'ils se présentent, en fuyant les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les mauvaises conversations, les plaisirs mauvais et enfin tout ce qui renferme du mal. Quand les Israélites venaient à Jean-Baptiste et lui demandaient : « que ferons-nous pour nous préparer à la venue du messie? » il leur prêchait les devoirs extérieurs : il leur disait : « que celui qui a deux robes en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » Aux péagers il disait : « n'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné. » Aux gens de guerre : « n'usez point de concussion, ni de fraude contre personne, et contentez-vous de vos gages. » C'est ainsi que par l'accomplissement sincère des devoirs extérieurs, il préparait les hommes à cette sanctification intérieure et plus profonde, que Jésus devait leur apporter et faire pénétrer dans leur cœur par le Saint-Esprit. Vous de même soyez fidèles à écouter votre conscience, efforcez-vous de remplir tous vos devoirs d'enfant, de frère, de sœur, d'ouvrier, de servante; et soyez assurés que ces efforts sincères, faits sous le regard de Dieu et avec une bonne conscience, seront la meilleure préparation à la vie chrétienne.

En continuant d'étudier l'histoire du jeune homme de l'évangile, j'arrive à un nouveau trait, particulièrement intéressant et touchant, dont il me tarde, mes chers amis, de vous faire l'application. « Jésus l'ayant

regardé, l'aima. » Que de choses dans ces simples mots ! Qui pourra jamais exprimer, ou même comprendre, tout ce qu'il y avait dans ce regard dirigé sur le jeune disciple par celui qui est amour ! Sans doute ce regard de Jésus dut se voiler d'une larme, comme il en versa quelquefois pendant sa vie mortelle : car il lisait dans le cœur de son jeune ami, et il savait que ce cœur ne lui appartenait pas encore ; qu'il n'était pas encore prêt à tout quitter pour les biens célestes ; que le monde allait ressaisir sa proie, du moins pour un temps. Et toutefois heureux celui qui fut l'objet de cette affection toute particulière de Jésus ! Ce regard d'amour nous donne la confiance que ce jeune homme revint plus tard à l'évangile et au salut. S'il « s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens, » cette tristesse salutaire ne lui laissa point de repos, et bientôt sans doute il revint déposer aux pieds de Jésus ces malheureuses richesses qui le séparaient de son sauveur !

Vous aussi, mes jeunes amis, Jésus vous aime : en pourriez-vous douter ? serait-il nécessaire de vous le démontrer, quand les témoignages de cet amour vous entourent et vous pressent de toutes parts ? C'est lui qui vous a donné la vie et tous les biens qui l'accompagnent ; c'est lui qui vous a donné l'affection de vos parents, le pain qui vous nourrit, la santé, la joie, et toutes les jouissances de cette création visible qui vous environne de ses splendeurs. Il vous a donné bien plus

que la vie et toutes ses joies : il s'est donné lui-même à vous, il s'est sacrifié pour votre bonheur. « Étant riche il s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis. » Il a quitté le trône de gloire qu'il partageait avec son père dans le ciel, il est descendu sur la terre, « il a pris la forme d'un serviteur, » il a vécu dans la souffrance et dans l'opprobre, il s'est abaissé jusqu'à la mort, à la mort même de la croix, — tout cela pour que vous pussiez obtenir le pardon de vos péchés et la vie éternelle. Après avoir préparé le salut pour vous, il vous a préparés vous-mêmes pour le salut : il vous a fait naître, comme je le rappelais il y a un moment, dans un pays chrétien, dans une église chrétienne, dans la communion évangélique; il vous a donné des instituteurs chrétiens, des pasteurs chrétiens, une instruction religieuse conforme au pur évangile; il vous a fait adresser des appels pressants et multipliés; et enfin pour couronner tous ces moyens de grâce, tous ces témoignages de son amour, il vous donne cette journée, cette journée si douce et si belle : il vous réunit dans sa maison, il prépare pour vous sa table sainte, il s'adresse à vous d'une manière plus tendre que jamais, il vous ouvre ses bras de sauveur, il vous offre les symboles de son corps rompu et de son sang versé pour votre salut, il tourne vers vous ce même regard tout rempli d'amour qu'il arrêta sur le jeune homme de l'évangile, et il vous dit : « mon

enfant ! regarde combien je t'ai aimé, combien je t'aime aujourd'hui, à ce moment même ! » Ah ! je le vois dans ce moment, non pas des yeux de la chair, mais je le vois pourtant ce regard de Jésus arrêté sur vous, ce regard empreint de la plus tendre sollicitude, ce regard qui se mouille d'une larme à la pensée que vous pourriez lui refuser aujourd'hui votre cœur ; et il attend, ce céleste ami, anxieux de savoir quel choix vous allez faire entre le monde et lui, entre le péché et la sainteté, entre votre bonheur et votre malheur éternel ! Mes amis, sentez-le dans ce moment rayonner sur votre cœur, ce regard de l'amour de Jésus ! et puisse votre cœur se fondre sous la flamme de ce regard ; et puissiez-vous sentir que vous n'êtes plus à vous-mêmes, mais à celui qui vous a aimés et qui s'est donné pour vous !

C'est là en effet le but de l'amour de Jésus, que vous l'aimiez à votre tour et que vous vous donniez à lui tout entier. Il vous dit aujourd'hui — et c'est le dernier trait de ressemblance que j'ai à signaler entre vous et le jeune disciple, — il vous dit comme à lui : « il te manque une chose : va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel : puis viens et suis-moi, en prenant la croix. » Ces paroles du sauveur peuvent être considérées selon la lettre ou selon l'esprit. Considérées selon la lettre, elle renferment un commandement spécial, exceptionnel, donné en vue des circon-

stances particulières de celui auquel il s'adressait, et qui n'était applicable qu'à lui. Ce jeune homme s'imaginait à tort avoir accompli la loi de Dieu ; il n'avait pas compris le sens spirituel de cette loi ; il n'avait pas compris que Dieu regarde au cœur, que c'est le cœur qu'il demande, et que sans le don de notre cœur, sans la consécration intérieure de nous-mêmes à son service, l'obéissance extérieure a peu de prix. Pour lui faire sentir que son cœur n'était pas encore à Dieu, Jésus lui demande le sacrifice de ces biens terrestres qui avaient été jusqu'alors pour lui le souverain bien ; et la difficulté de ce sacrifice, le combat douloureux que cette demande souleva au-dedans de lui, fit comprendre à l'instant même au jeune disciple qu'il manquait encore à son obéissance le cœur, c'est-à-dire tout.

Mais l'exhortation du sauveur peut aussi être considérée dans son esprit ; et sous ce point de vue elle est applicable à chacun de vous, mes chers amis. Elle signifie que Jésus demande votre cœur tout entier, la consécration de vous-mêmes à son service ; il veut que vous soyez prêts à lui tout sacrifier, même ce que vous avez de plus cher au monde, s'il vous le demandait comme au jeune homme de l'évangile ; il veut que son amour domine toutes vos autres affections, et que du moins en esprit vous renonciez à tout pour le suivre. « Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il a, il ne peut être mon disciple, » nous

dit-il ailleurs. C'est là ce que vous n'avez pas fait encore, du moins la plupart d'entre vous; et c'est pour cela que Jésus vous dit aujourd'hui, s'adressant à chacun de vous personnellement comme si vous étiez seul en sa présence : « il te manque une chose; tu ne m'as pas encore donné tout ton cœur; il y a encore quelque chose qui balance mon amour dans tes affections, et qui t'empêche de te consacrer à moi sans réserve et sans partage. » Cet obstacle intérieur, qui vous empêche de donner votre cœur à Christ, n'est pas le même pour chacun de vous, mes jeunes amis. Pour l'un ce sera, comme pour le jeune homme de l'évangile, l'attachement aux biens temporels; pour un autre ce sera l'amour du plaisir et des dissipations du monde; pour un autre l'orgueil, la confiance en soi-même, ou bien la vanité, le désir de briller; pour un autre l'impatience du caractère, le manque de soumission à ses supérieurs, ou bien le défaut de support et de charité; pour un autre ce sera seulement l'indifférence : mais le résultat est toujours le même, c'est de vous retenir loin de Christ; et le remède à opposer au mal est toujours le même aussi, c'est la consécration sincère et complète de vous-mêmes au Seigneur.

Voilà ce que Jésus vous demande, voilà ce qu'il attend de vous aujourd'hui. C'est pour cela qu'il a fait lever sur vous le soleil de ce beau jour; c'est pour cela qu'il vous réunit en ce moment dans sa maison;

c'est pour cela qu'il multiplie auprès de vous ses appels les plus pressants et les plus tendres : par ce regard d'amour qu'il arrête sur vous comme sur le jeune disciple ; par les douleurs de son sacrifice dont ce jour vous rappelle le souvenir ; par cette table sainte à laquelle il vous convie comme ses frères et ses sœurs ; par vos parents et vos pasteurs , ces pères spirituels , qui espèrent aujourd'hui recueillir le fruit de l'éducation chrétienne qu'ils vous ont donnée ; par l'église qui compte sur votre fidélité et votre zèle pour entretenir ou réveiller la vie dans son sein ; par les anges qui vous contemplent , et qui attendent votre conversion pour s'en réjouir ; et plus que tout cela , par la voix intérieure du Saint-Esprit qui vous appelle , qui vous attire , qui fléchit secrètement votre volonté , et qui vous crie de la part de Dieu : « mon fils , ma fille , donne-moi ton cœur ! » Regardez autour de vous , descendez au-dedans de vous , écoutez les voix extérieures et les voix intérieures , et tout ce que vous verrez , et tout ce que vous entendrez , et tout ce que vous sentirez , sont autant d'appels qui vous pressent dans ce moment de donner votre cœur au Seigneur. Jamais vous ne trouverez dans votre vie entière un jour aussi favorable que celui-ci pour votre conversion et votre salut ; et si vous laissiez passer ce jour sans en profiter , il est à craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Aujourd'hui Jésus verse des larmes d'amour à votre sujet : plus tard , si vous négligiez

un tel amour, ce seraient des larmes de douleur, et il dirait de vous comme de la malheureuse Jérusalem : « Ô si tu eusses connu, dans ce jour qui t'était donné, les choses qui appartiennent à ta paix ! mais désormais elles sont cachées à tes yeux ! » A Dieu ne plaise qu'il en arrive ainsi pour aucun de vous, mes bien-aimés ! à Dieu ne plaise que vous perdiez ce jour qui vous est donné, ce jour unique entre tous vos jours, ce jour qui s'envole trop rapidement et qui ne reviendra plus ! Il faut que ce jour décide de votre destinée éternelle. Quelle que fût la disposition où vous étiez en entrant dans la maison de Dieu, il faut que vous en sortiez enfant de Dieu. Il faut qu'avant de repasser le seuil de ce temple vous vous soyez donnés à Christ, il faut que vous ayez renoncé à tout pour suivre votre sauveur, « en portant la croix. » Il y a une croix à porter pour le suivre, cela est vrai : lui-même vous le déclare, et nous n'avons garde de voiler cette croix. Jésus vous appelle à vivre sur ses traces d'une vie de renoncement, de combat et de sacrifice. Mais ne craignez rien : la croix que vous porterez à la suite de Jésus sera pour vous le bonheur : heureux de pouvoir souffrir quelque chose pour celui qui vous a sauvés au prix de tant de souffrances ; heureux de pouvoir montrer par le sacrifice la réalité de votre amour à celui qui vous a tant aimés ! Vous sentirez chaque jour davantage que le joug du seigneur est doux, que son fardeau est léger, que sa croix est un

bien excellent ; et vous posséderez dès à présent, dans la paix qui remplira votre cœur, un avant-goût du trésor éternel que Jésus vous promet dans le ciel. Venez donc, n'hésitez plus, renoncez à tout pour suivre Jésus : plus de compromis avec le péché, plus d'entraînement vers les vanités du monde, plus de dispositions charnelles ou frivoles, plus de tiédeur ni de langueur spirituelle : quelles que soient les misères qui pèsent sur votre âme, dépouillez-vous-en avec le secours de Dieu ; quel que soit l'obstacle qui vous arrête, brisez-le courageusement pour aller à Christ, et pour le suivre dans le chemin étroit de la sainteté. O mes chers amis, mes bien-aimés enfants dans la foi ! il faut finir : et pourtant j'ai de la peine à prendre congé de vous, et je ne puis me résoudre à le faire sans vous supplier encore de ne pas rendre inutile l'amour de Jésus à votre égard. Au nom de cet amour sans borne qui a éclaté dans les douleurs de sa croix, je vous conjure d'écouter sa voix et de venir à lui ! Au nom de cette table sainte dont vous allez vous approcher pour la première fois avec un saint tremblement, je vous conjure de donner votre cœur à celui qui vous a donné sa chair et son sang ! Au nom de l'église qui met en vous son espérance, au nom des pasteurs qui ont répandu dans vos âmes la semence de la vie éternelle, au nom de l'amour tendre et paternel que nous vous portons, au nom des prières ferventes que nous avons adressées à Dieu pour vous, au nom de la sol-

licitude craintive avec laquelle nous avons vu arriver ce jour, qui doit couronner notre œuvre par votre conversion, ou la rendre inutile par votre indifférence, je vous en conjure, ne trompez pas le désir et l'espoir de notre cœur : marchez fidèlement dans la voie de Dieu, soyez notre consolation et notre joie dans cette vie d'épreuves, soyez notre couronne de gloire au dernier jour; et que pas un de vous ne manque au rendez-vous que je vous donne aujourd'hui à tous dans le ciel, dans cette maison éternelle du Père, où Jésus est allé préparer des places pour ceux qui l'aiment! Amen.

Mai 1856.
